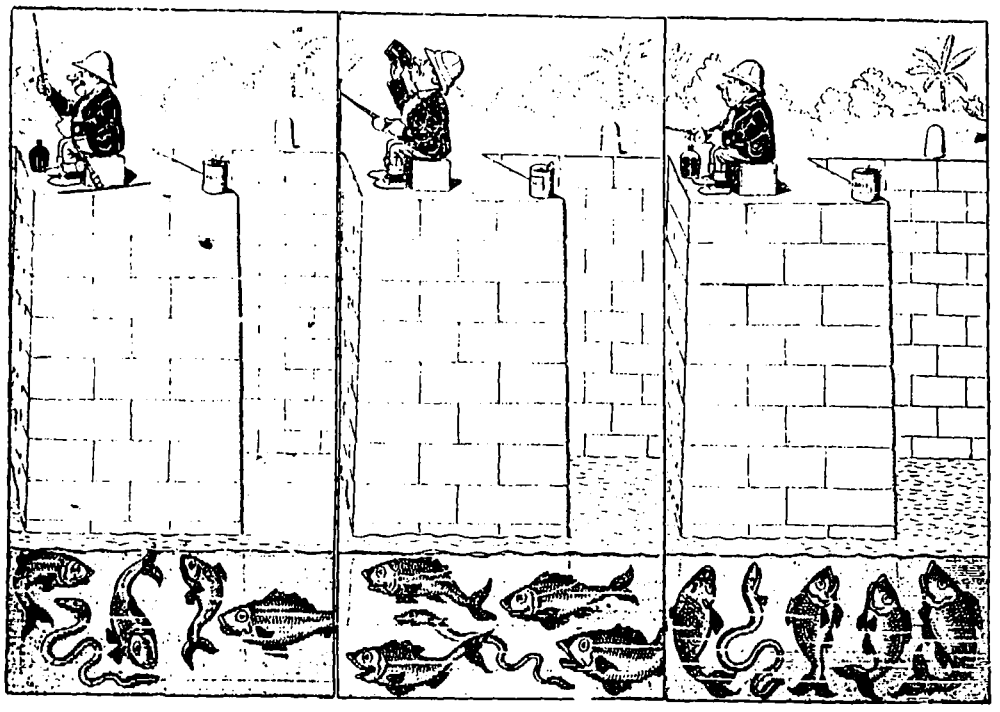
COMMENT LARIPÈTE A PRIS LA TEMPÉRANCE



I

Le vieux Laripète.—Ça foisonne de poissons, ici, et je vais en rapporter un gros panier à ma femme.

II

—Allons, un bon coup pour se donner du cœur et en avant... là... il n'en reste plus, mais ça chauffe le ventre.

Le grand-père poisson.—Vous savez, mes enfants, qu'il ne faut pas toucher à ce ver qui a l'air si appétissant. A côté de lui, il y a un hameçon et si vous le prenez c'est la mort....

III

...tandis qu'en haut ! ah ! en haut, mes enfants, il y a un joli lot de beaux vers qui feraient bien notre affaire si on pouvait mettre la dent dessus. Je vais y réfléchir !...

Je m'installe au coin du feu dans un fauteuil de Caramanie et je déguste le fameux chocolat qu'accompagnent deux brioches exquises... Les idées les plus riantes envahissent mon esprit... Comme on est bien dans sa patrie, au foyer de famille qu'égaieront tout à l'heure des visages aimés... Pour comble de chance, je découvre sur la cheminée une boîte d'excellent tabac et un cahier de papier à cigarettes... La vapeur fine du maryland m'enveloppe bientôt d'un nuage d'azur et, pour attendre avec plus de patience, je romps la bande d'un journal placé, — à mon intention encore, — sur le plateau du déjeuner.

Sept heures et demie !... Oh ! oh ! les domestiques en prennent à leur aise !... La femme de chambre n'a pas reparu... Soudain des portes craquent... J'entends le brouhaha du réveil, des voix confuses, un timbre électrique qui résonne... Enfin, le choc de la porte m'annonce que la bonne est de retour... Puis, dans l'antichambre, des pas légers, une voix de femme appelant :

—Marie !... Marie !...

Quelle jolie voix douce et claire !... La voix de ma belle-sœur, sans doute... Si son plumage ressemble à son ramage, elle doit être charmante, ma belle-sœur...

—Marie !... Regardez donc !... Qu'est-ce que cette valise ?... Et ce bonnet d'astrakan ?... Et... Oh ! ce pardessus !... Quel singulier pardessus !... Il y a des brandebourgs !... Quelqu'un est entré ici !...

—Je n'ai vu personne...

—Je vous dis que quelqu'un est entré en votre absence... Un Polonais probablement... Tous les Polonais ont des brandebourgs... Marie, allez prévenir maman...

—Tiens ! pensai-je, je ne savais pas que Maurice habitât avec sa belle-mère... Elle s'est peut-être installée chez eux pour quelques jours...

Comme je m'étonnais, la porte s'ouvre... Une jolie blonde, en peignoir bleu, entre vivement, s'arrête, pousse un cri, et s'appuie au bahut pour ne pas tomber...

Je m'avance, un peu confus, mais le sourire aux lèvres, heureux de posséder une belle-sœur si jeune et si gracieuse. Je vais me nommer, quand tout d'un coup la jeune femme étend les bras pour me repousser et d'une voix étranglée s'écrie :

—Maman !... Papa !... Un voleur !

J'avoue que cette brusque apostrophe me déconcerta complètement. Je bredouillai je ne sais quoi et je fis un pas en avant.

—Ne me touchez pas !... Ne me tuez pas !...

Dieu m'est témoin que je ne lui voulais aucun mal, à cette blonde, aussi puillanime que charmante !... Moi, la tuer ? Je l'aurais défendue plutôt !... Avais-je donc la mine d'un assassin ?... Hélas ! sans me laisser le temps de formuler mes noms et qualité, elle pâlit, la pauvrette, et la voilà qui se trouve mal... Je la reçois dans mes bras...

Elle avait un cou très blanc, des cheveux blonds qui sentaient la violette... Un plus hardi l'eût embrassée, — dame ! une belle-sœur ! — je restai coi, saisi d'émotion, d'inquiétude, non sans un vague plaisir...

Mais soudain une bonne apparaît et se sauve avec des cris d'orfraie, puis revient suivie d'une dame mûre en peignoir et d'un gros monsieur qui attache ses bretelles...

—Ma fille !... s'écrie la dame...

—Ma fille dans les bras d'un Cosaque ! hurle le monsieur. Marie, allez chercher les agents... Et vous, laissez ma fille, entendez-vous... misérable, voyou, voleur, cambrioleur !...

—Mais, monsieur... mais, madame...

La mère se jette sur moi et m'arrache sa fille, qui commence à se ranimer... J'essaie en vain de m'expliquer... Le gros homme se démène et tempête...

—Monsieur, je vous fais toutes mes excuses... Il y a un malentendu... Je me nomme Pierre Taxis, élève chancelier à Budapest...

—Canaille !... chevalier d'industrie... clame le maître du logis...

La bonne accourt, tout essoufflée, ramenant la concierge, des voisins, deux agents de police... Tout le monde crie à la fois... On raconte que j'ai mangé le déjeuner d'un certain M. Prévalley, fumé son tabac et embrassé sa fille.

Je suppose que ce M. Prévalley est le même homme qui me traite si mal... Soudain, au milieu du vacarme, une voix chère et connue s'élève enfin.

—Mais c'est Pierre, mon frère cadet, qui arrive de voyage et qui s'est trompé de porte, le malheureux !...

Attiré par le bruit, mon frère, qui demeure à l'étage au-dessous (le quatrième en réalité, ou le troisième au-dessus de l'entresol !) n'a pas de peine à prouver mon innocence... Il reste certain que je me suis trompé d'étage, que je me suis installé chez des inconnus, que j'ai mangé leur chocolat et fumé leurs cigarettes en me chauffant à leur feu... Quant à leur fille, je ne l'ai pas embrassée... malheureusement.

Le résultat de cette aventure fut que je devins l'ami des bons Prévalley et quelques mois plus tard leur gendre...

On riait. Le consul conclut :

—A quoi tient la destinée ?... Je n'aurais jamais épousé ma femme si je n'avais oublié l'entresol.

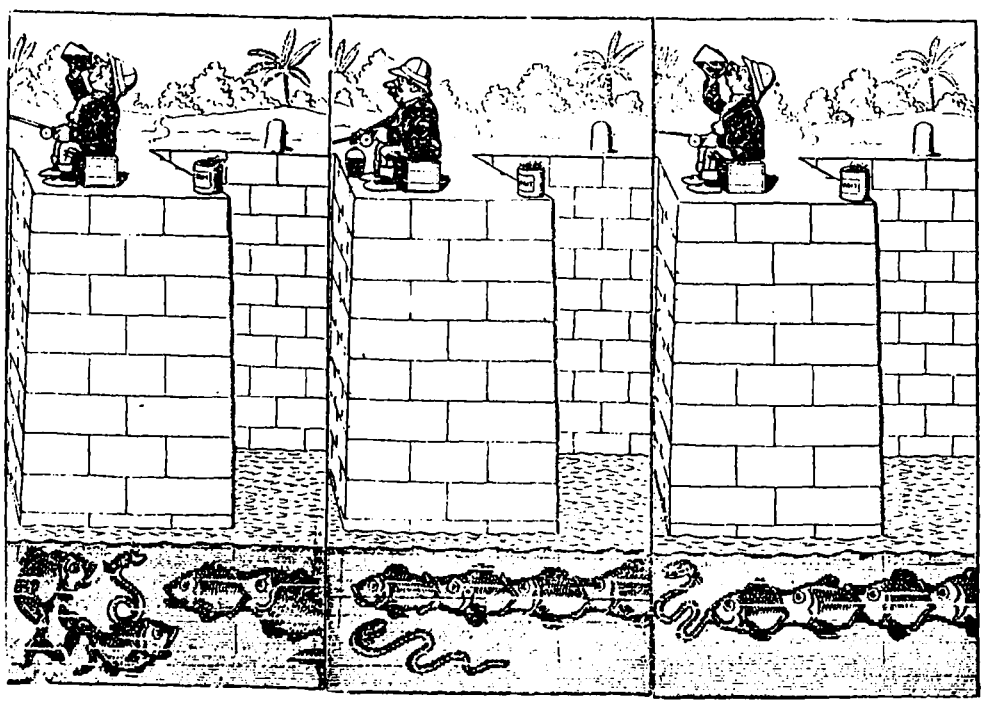
GILBERT DORÉ.

RÉSULTATS SÉRIEUX

Le docteur Tantmieux.—Est-ce que votre voyage à la mer a eu l'effet désiré, madame Smith ?

Madame Smith.—Oh ! oui, docteur, mes deux filles aînées sont mariées.

COMMENT LARIPÈTE A PRIS LA TEMPÉRANCE — *(Suite)*



IV

...*Eurêka !* Nous allons les avoir, correctement. Tenez, Félicie, laissez-moi avaler votre queue !...

V

...Félicie ! avalez celle de Casimir ; Casimir, va avaler celle de Félix. Là, c'est correct !...

VI

...A présent, mon cher Félix, avalez celle d'Anguillard. C'est bien ! Nous sommes prêts pour les vers...

Agence BAUME RHUMAI aux Etats-Unis : G. Mortimer & Co, 24 Central Wharf, Boston, Mass.